

Deux Philosophies ? Productivisme et Coopératisme. La Revue des études coopérative 1922

Au Congrès des Instituteurs, qui s'est tenu au Havre, en août dernier, lorsque la question est venue de l'orientation à donner à l'enseignement public, l'un des rapporteurs a proposé cette définition préalable : «L'objet de l'enseignement est de former des producteurs.» L'assemblée n'a pas complètement adopté ce point de vue. Elle a hésité, dit-on, à jeter par-dessus bord la vieille idée classique : «L'objet de l'enseignement est de former des hommes.» Mais à aucun moment, semble-t-il, personne ne s'est levé pour faire entendre que l'enseignement pourrait bien avoir comme objet principal de former des coopérateurs. La formule ne s'est présentée à l'esprit d'aucun des maîtres qui préparent directement à la vie le peuple de demain. Petit fait, mais révélateur, et qui mérite de faire réfléchir les amis de la coopération.

La philosophie des Producteurs continue à tenir le haut du pavé. Personne n'hésite à se ranger sous sa bannière. Le mot même paraît receler en lui une sorte de noblesse supérieure : la vraie noblesse des temps modernes.

Mesurons d'abord ce prestige. Analysons cette valeur en recherchant d'où elle vient et où elle va, à quoi elle tient et à quoi elle tend.

L'apologie de la production qu'on chante ainsi de tous côtés, sur tant de tons différents, peut apparaître comme la synthèse de deux traditions que nous avons les meilleures raisons de trouver excellentes. Beaucoup d'amis de la coopération ont contribué pour leur part à les remettre en honneur. Ce sont les deux plus beaux fleurons de la couronne d'idées façonnée par la France dans la première moitié du XIXème siècle : Saint-Simonisme et Proudhonisme.

A tout seigneur tout honneur ; quiconque dit *Production d'abord*, ne peut pas ne pas songer aux Saint-Simoniens les premiers. Quand l'auteur du *Catéchisme des Industriels* réclamait pour ceux-ci la première place dans le monde moderne, c'est bien leur rôle dans la production qu'il faisait valoir. Et quand ses disciples propageaient cette formule fameuse, -d'ailleurs équivoque — « la réhabilitation de la chair », ils pensaient bien

à célébrer, entre autres choses, la gloire du Travail, qui rend possible, l'exploitation du globe par l'humanité.

Veut-on comprendre par opposition quelles sortes de valeur le Saint-Simonisme entend mettre ainsi en lumière ? Qu'on relise d'abord *Apologue des Abeilles et des Frelons*, qui devait conduire le fondateur de la secte au tremplin de la Cour d'Assises. Aux courtisans et aux rentiers-il oppose chimistes et physiciens, menuisiers et forgerons-; à ceux qui ne font que consommer, tous ceux qui, de près ou de loin, directement ou indirectement, font effort pour asservir la matière aux besoins des hommes. Il déclare la guerre aux parasites, à ceux qui, selon l'énergique expression d'Auguste Comte, Saint-Simonien dissident, ne produisent que du fumier.

D'autre part, quand il demande que les industriels prennent une place de plus en plus large dans les conseils du Gouvernement, quand il espère qu'ils en transformeront les méthodes, en substituant au « gouvernement des personnes » cette « administration des choses » à laquelle la pratique des affaires les a habitués, quel est l'ennemi que Saint-Simon vise et pourfend ? Ce n'est pas seulement le « sabreur », c'est le « parleur », c'est celui qui, n'ayant jamais mis la main à la pâte du travail ni mené une affaire par lui-même, s'imagine qu'avec du papier on peut tout arranger, avec des mots tout réformer. En bref, sans qu'il le nomme, c'est bien le *politicien* que Saint-Simon désigne et dénonce, en faisant effort pour substituer les principes de l'ordre économique à ceux de l'ordre politique.

« Guerre aux parasites » et « à bas les politiciens », voilà les deux principales leçons, les deux mots d'ordre des Saint-Simoniens. Il n'est pas étonnant dès lors que leur tradition serve de point de départ et de point d'appui à quiconque désire voir passer au premier plan, dans la vie sociale d'aujourd'hui, le souci « productiviste ».

En fait, ce sont bien des souvenirs saint-simoniens qui brillent, comme autant d'étoiles directrices, devant les yeux de beaucoup d'apologistes contemporains de la production. Charles Rist écrivait dans la *Revue d'économie politique*, au lendemain de la guerre : « C'est avant tout d'une résurrection du Saint-Simonisme que nous aurions besoin. » Et une revue s'est fondée, sous l'impulsion d'industriels intellectuels, qui a arboré, comme un drapeau, le même titre qu'avaient choisi les disciples de Saint-Simon pour leur revue en 1825 : *Le Producteur*. La revue, en même temps qu'elle apporte nombre de renseignements bien ordonnés sur les diverses formes de la production, évoque utilement les grandes réalisations saint-simoniennes. S'inspire-t-elle aussi, dans la philosophie qu'elle défend, de l'esprit Saint-Simonien ? C'est une autre question. On voit surtout jusqu'ici, dans ses principaux articles, des apologies de l'initiative individuelle, des plaidoyers en faveur du chef

d'industrie inventeur et organisateur. Les Saint-Simoniens étaient plus sociologues, - nous semble-t-il, et aussi plus socialistes¹.

Ce qui reste vrai, c'est que, même lorsqu'ils inclinent vers le socialisme, les Saint-Simoniens demeurent des « hiérarques », comme disait B. Constant. Ils croient au droit supérieur des capacités organisatrices. Ils font aussi peu de place que possible, dans leur système, à l'esprit démocratique.

C'est pourquoi sans doute il était nécessaire, avant que la notion Saint-Simonienne de producteur jouât un grand rôle dans la vie sociale d'aujourd'hui, que cette idée traversât le fleuve bouillonnant du proudhonisme. Là elle pouvait prendre un bain d'esprit démocratique, et se préparer à servir, une forme de syndicalisme à laquelle, les Saint-Simoniens, ces grands organisateurs d'associations financières, n'avaient guère pensé : le syndicalisme ouvrier².

Proudhon, lui aussi, veut que l'administration des choses se substitue au gouvernement des personnes et que le politique se résorbe dans l'économique. Mais il n'entend pas que l'ouvrier cède à une aristocratie quelconque le soin de fixer sa destinée. L'auteur de la *Capacité politique des classes ouvrières* rêve d'une véritable « démocratie industrielle ». Et c'est justement pour la réaliser qu'il appelle les travailleurs à s'unir en prenant conscience du grand rôle qui leur est assigné.

Dès lors, l'apologie du *producteur* devait prendre un autre ton : c'est vraiment l'apologie du *travailleur* que Proudhon écrit, et de celui qui travaille de ses mains, manie la matière, gagne son pain quotidien à la sueur de son front. Relisez le fameux hymne au travail de la *Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*.

« Volupté intérieure à laquelle le recueillement de la solitude n'est pas moins favorable que les excitations de l'atelier et qui résulte, pour l'homme de travail, du plein exercice de ses facultés force du corps, adresse des mains, justesse de l'esprit, puissance de l'idée, orgueil de l'âme par le sentiment de la difficulté vaincue, de la nature asservie, de la science acquise, de l'indépendance assurée : communion avec le genre humain par le souvenir des anciennes luttes, la solidarité de l'œuvre et la participation égale au bien-être³».

¹ C'est ce que nous nous efforçons de mettre en lumière dans l'introduction d'une nouvelle édition de la Doctrine de Saint-Simon que nous allons faire paraître sous peu à la librairie "Rivière (en collaboration avec M. Elie Halévy).

² Non qu'ils l'aient méconnu tout à fait, nous l'avons indiqué nous-même (*Chez les Prophètes socialistes*, chap. I, Saint Simoniens et ouvriers). Mais l'idée n'occupe pas, dans leur système, une place proportionnée à celle qu'elle devait prendre dans la réalité.

³ *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise* II p 333-6 Le passage est cité et commenté dans les pages choisies *Proudhon et l'enseignement du peuple*, par Berthod et Guy-Grand

Analyse d'une richesse admirable. Mais ce n'est pas à la psychologie du chef qu'elle convient. C'est à celle de l'artisan.

Nous disons bien de l'artisan, plutôt que de l'ouvrier proprement dit : l'ouvrier de la grande industrie. Car le travail qui transforme l'homme en appendice de la machine faisait horreur à Proudhon. Toutefois, ceux mêmes qui sont comme engrenés aujourd'hui dans le mécanisme de la grande industrie conservent encore la fierté de manier directement la matière, de contribuer à créer; par leur effort quotidien, les mille formes utilisables. Et ils sentent qu'en dépit des transpositions nécessaires, l'auteur de la *Justice* reste leur homme ; la hiérarchie des valeurs telle qu'il l'établit est précisément -celle qui ferait passer leur travail au premier plan. Elle leur fournirait des titres, des raisons de se dresser non seulement contre le parasite et le politicien, mais d'abord contre *l'exploiteur*.

C'est pourquoi il est logique que des esprits les plus réfléchis et les plus informés, dans la classe ouvrière d'aujourd'hui, souhaitent une sorte de retour à Proudhon. Les rédacteurs de *l'Atelier* ont pu prendre le titre d'un journal ouvrier qui fut fondé par les disciples de Bûchez : c'est bien l'esprit de Proudhon qui anime la plupart d'entre eux. Lorsque Jouhaux répète : « l'atelier remplacera le gouvernement », on voit clairement la philosophie des producteurs, telle que le syndicalisme ouvrier la comprend, s'alimenter aux sources du proudhonisme.

Il n'est pas étonnant que tant de grands souvenirs, mêlés à de si vastes espérances, composent à la figure du producteur une auréole d'un éclat incomparable et comme insoutenable., Quiconque parle en son nom, alléguant, comme dit Pierre Hamp, « la peine des hommes », créatrice infatigable des richesses dont vivent les sociétés, parle avec une autorité qu'on hésite aujourd'hui à mettre en discussion. Quiconque veut aller à rencontre des revendications ainsi présentées, fait l'effet d'un audacieux, pour ne pas dire d'un impie.

* * *

Mais est-il donc vrai que les Coopérateurs, comme quelques critiques voudraient le faire croire aujourd'hui, adoptent de gâité de cœur cette situation difficile et ce rôle ingrat ? Est-il vrai qu'ils prennent position

contre les revendications, les thèses et la philosophie même des Producteurs ?

Coopérateurs contre Producteurs, l'antithèse est facile, et on ne manque pas d'en user. Les choses sont moins simples. Il ne faut pas dire ni laisser dire que la philosophie de la Coopération contredit en tout et pour tout celle de la Production. Mais il est très vrai que sur certains points l'idée coopérative complète ou limite l'idée productiviste, de façon qui nous paraît conforme à l'intérêt général. Il importe de préciser les rapports entre ces deux idées, pour voir comment et dans quelle mesure elles s'ajustent l'une à l'autre⁴

Ecartons d'abord une solution trop facile. Pour amoindrir la distance entre coopérateurs et producteurs, on pourrait, insister à plaisir sur certaines formes de coopération : la coopérative de production est le point de rencontre indiqué, le confluent des deux tendances. On-le rappelait récemment ici-même⁵ ; les producteurs des associations ouvrières de production y cherchaient, selon la formule de Bûchez, « une institution qui permette aux hommes de profiter d'une manière entière du produit de leur travail ». Suppression de l' « entrepreneur-parasite », abolition de la « dîme » prélevée par le capital sur le travail, ces objectifs classiques, les producteurs ouvriers ne peuvent-ils pas les atteindre de la meilleure manière en organisant eux-mêmes leur travail et en vendant

⁴ Il faut avouer qu'on abuse de cette antithèse. Il arrive même que pour la rendre plus frappante, on résume sans fidélité la pensée des coopérateurs. Dans un article du journal *Le Peuple* du 10 avril 1921 intitulé *les principes de la coopération* et signé Adolphe Hodée, je relève le passage suivant : « Les néo-coopératistes opposent à la philosophie du syndicalisme une éthique de la consommation. Poisson le dit dans son ouvrage : « Le travail est dégradant, il répugne à la nature humaine ; l'acte de consommation est plus près des morales antiques parce qu'il fait aimer la vie. » Or, dans le livre de Poisson auquel il est fait allusion *La République coopérative* (Grasset, 1920) je ne trouve rien de si tranchant. Après avoir-rappelé que la coopération vise à une organisation telle que le bonheur de chacun y serait fait du bonheur de tous, Poisson ajoute : « *Est-ce à dire que le travail doit être considéré sinon comme dégradant, au moins comme châtement ? Ni l'un, ni l'autre.* »

"Le travail, celui qui n'est pas fait par plaisir mais pour vivre doit être considéré comme un devoir envers la Société, c'est la charge sociale. Personne ne doit pouvoir s'y soustraire, il suffit qu'on rende l'accomplissement de ce devoir aussi facile que possible ; mais quelle erreur de comparer le travail de l'artiste ou du savant, cause des joies les plus pures avec les travaux forcés de l'humanité, nécessaires à tous pour que la civilisation continue."

Relevons encore ce passage du même article du *Peuple* : « Produire dans un effort loyal et judicieux, c'est donner la totalité de ses facultés physiques et morales pour le bien-être de l'humanité. Consommer étant dépenser pour son intérêt particulier la plus grande somme de produits, il y a loin de là à une morale de progrès. »

Ici encore, l'antithèse nous paraît, abusivement forcée. Les producteurs en se syndiquant ne rougissent pas de défendre leur bien-être, et, d'autre part, il est trop clair que pour pouvoir continuer à produire il faut consommer. Enfin, une consommation rendue plus facile n'exclut nullement, elle rend possible, au contraire les tendances à satisfaire des besoins supérieurs.

⁵ Voir dans le n° 4 de septembre 1922 l'article de M Cuvillier sur Bûchez.

leurs produits ? On sait que sur ce point les espérances de 48 ne se sont pas toutes réalisées. L'idée s'est heurtée à beaucoup d'obstacles. Les coopératives de production sont restées enfermées entre des limites assez étroites. Elles n'ont pas dit leur dernier mot pourtant. Ne les voit-on pas renaître à l'heure actuelle dans ce *socialisme des ghildes* qui trouve moyen, semble-t-il, d'amalgamer la forme corporative et la forme coopérative ? L'avenir n'est pas fermé de ce côté-là. La coopération de travail dans l'usine même, c'est une forme de démocratie industrielle dont les producteurs apprendront peut-être à se servir utilement.

Mais n'insistons pas pour l'instant sur cet aspect de la question. Il est bien évident que, lorsqu'on évoque la doctrine coopérative et les services qu'elle peut rendre, c'est à autre chose qu'on pense : la coopérative de consommation, voilà l'institution caractéristique, la prépondérance assignée au consommateur, voilà la tendance propre à la coopération.

C'est précisément ici que le bât blesse ou du moins c'est ici qu'on voudrait le rendre blessant. Se placer au point de vue du *consommateur*, réclamer pour lui une sorte de souveraineté, n'est-ce pas aussi substituer, à la morale des producteurs, on ne sait quel utilitarisme assez plat ? L'attitude du producteur luttant contre la matière est belle en soi. Son effort implique toutes sortes de vertus exaltantes. Rien de pareil dans l'attitude du consommateur. On laisse volontiers entendre que celui-ci se borne à absorber, — et à digérer. Son souci du bien-être n'a rien de poétique. Du moins les vertus d'économie que ce souci enseigne sont-elles des vertus de gagne-petit, pour ne pas dire de grippe-sous. Et ainsi de proche en proche, par une série de glissements d'idées trop faciles, on arriverait à opposer le Coopératisme au Productivisme comme, à une morale d'hommes d'action, ingénieurs ou ouvriers, une morale de boutiquiers.

Demandons la permission d'esquisser ici les distinctions qui s'imposent. On déprécie l'utilitarisme. A ses préoccupations, à ses calculs on oppose l'action créatrice, centre de la conscience, valeur suprême pour les producteurs. Et il est très vrai qu'il y a dans l'effort en lui-même non pas seulement une beauté, mais une vertu supérieure. Lorsqu'on travaille «en conscience», lorsqu'on œuvre bien pour bien œuvrer — sans la préoccupation du bénéfice ou du salaire— on est artiste en même temps qu'ouvrier : on absorbe sa personnalité dans la chose même qu'on façonne : on atteint ainsi à une sorte d'extase par l'action qui est un des plus hauts et des plus purs sommets de la vie humaine. Seulement, avons-nous le droit de demander au producteur de se maintenir en tout et pour tout à ces hauteurs ? Allons-nous décréter que l'effort créateur est pour tous la fin suprême, la fin en soi ? Normalement l'effort créateur est un moyen. On lutte contre la matière, c'est pour entretenir la vie. On transforme les éléments : c'est pour fournir des aliments à ce

transformateur supérieur qu'est le corps humain, sans lequel l'esprit n'aurait pas de point d'appui, pas de levier, pas de moyen d'action en ce bas monde.

Je me souviens d'avoir entendu, dans les Arènes de Béziers, une magnifique fin de conférence de Jaurès. Il chantait à sa manière le Travail-Roi : il disait la joie et la gloire d'œuvrer, de tisser la toile, de retourner la glèbe, de tailler la vigne. Mais étaient-ce seulement en gestes augustes, comme gestes, qu'il admirait et voulait nous faire admirer? Derrière le travail en action, il évoquait les foules enrichies, nourries, vêtues, réchauffées par la grâce de son mariage avec la nature. Il louait le producteur-serviteur, pourvu que celui-ci fût, en effet, le serviteur de tous, et non pas l'esclave de quelques-uns. Il se réjouissait de la masse croissante des produits mis à la portée de consommateurs de plus en plus nombreux. Bref, il commentait le mot dont on a tant de fois abusé : « Nous ne sommes pas des ascètes. »

Il fut un temps - au temps de Rousseau ou même de Babeuf — où le socialisme affectait volontiers l'attitude ascétique. Il demeurait « Spartiate » et eût réduit aisément le peuple émancipé à la portion congrue. Il a décidément pris, au cours du XIX^{ème} siècle, la direction que Buonarroti appelait « athénienne ». Il a souhaité une production accrue pour une consommation élargie. Quand les Saint-Simoniens, véritables ancêtres du socialisme productiviste, s'attelaient à ce qu'ils appelaient la réhabilitation de la matière, ils songeaient, disions-nous, à remettre en honneur le culte du travail ; mais ils légitimaient du même coup le souci du bien-être. Ce que Saint-Simon, tout le premier, reproche le plus véhémentement au christianisme, soit catholique, soit protestant, n'est-ce pas de n'avoir pris assez à cœur l'amélioration, tant matérielle que morale, du sort du plus grand nombre ? Quand les ouvriers eux-mêmes reprennent en mains la tradition productiviste, ils ne manquent pas d'insister non seulement sur l'éminente dignité du travailleur, sur sa « capacité politique », mais sur son droit à la vie. Et il y a longtemps que les syndicats ont inscrit tout exprès sur leur bannière : « *bien-être* et liberté ».

C'en est assez pour prouver que l'utilitarisme, si utilitarisme il y a, n'est pas le monopole de la doctrine coopérative. Ce n'est pas sur le principe, c'est plutôt sur la façon d'entendre et les meilleurs moyens de défendre l'intérêt du plus grand nombre qu'il peut y avoir désaccord entre partisans de la coopérative et apologistes de la production : le but étant admis, un problème d'organisation pratique reste à résoudre, pour lequel diverses solutions se présentent.

Ceux qui répètent le mot d'ordre : « Production d'abord », ne pensent pas sans doute que celui-ci suffise pour résoudre ce qu'on appelle la question sociale, pour harmoniser les intérêts, pour parer à toutes les difficultés de la répartition. A vrai dire, ils ne sont pas sans remarquer que ces difficultés sont moins vives, et les luttes sociales moins âpres quand la production bat son plein. A la racine de l'optimisme productiviste il y a cette conviction que, dans les pays et les temps où l'activité industrielle est exubérante, on se chicane moins pour le partage des bénéfices : à râtelier garni, chevaux tranquilles. Il reste évident, néanmoins, que la production ne remplit son office normal que si elle s'adapte à la consommation, et il n'est pas sûr que cette adaptation se fasse toujours toute seule. Quantité et qualité des produits à jeter sur le marché, partage des matières premières, des tâches et des débouchés, il n'est pas sage de laisser tout cela au hasard. Des crises surviennent qui font bien voir, avec une clarté aveuglante, la nécessité des ententes. Les meilleurs des productivistes l'avaient au surplus prévu avec netteté, qui refusaient de s'en tenir à ce que Cournot appelle le fatalisme du laissez-faire : ce n'est pas sans raison que les Saint-Simoniens, fondateurs du *Producteur*, fondent aussi l'*Organisateur*. Ils savaient bien que produire utilement, ce n'est pas seulement lutter avec les choses, c'est s'entendre avec les hommes. Ce n'est pas seulement transformer des quantités croissantes de matières : c'est coordonner les activités pour le meilleur entretien de la vie humaine.

Tout le problème est de savoir si, pour atteindre cet idéal, la meilleure, méthode est de laisser faire les producteurs, d'admettre que leur point de vue doit tout primer et que, s'ils peuvent seulement se partager un large butin, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Voilà précisément ce que le coopératisme conteste. A ses yeux, il y a un intérêt vraiment primordial parce qu'universel : celui du consommateur. Car les producteurs peuvent bien être répartis en catégories d'intérêts opposés. Mais tout le monde est consommateur. Tout le monde a donc intérêt à ce que la vie coûte aussi peu cher que possible et à ce que soit rétrécie de plus en plus la dîme du profit prélevée sur les produits. Or, n'arrive-t-il pas que lorsqu'on se place en tout et pour tout au point de vue du producteur on oublie, on piétine cet idéal ? Un des résultats fâcheux des luttes entre catégories de producteurs n'est-il pas de pousser à la recherche du sur-profit ? Les ouvriers groupent leurs forces pour obtenir du chef d'entreprise un plus haut salaire. Où celui-ci, ordinairement, cherche-t-il une compensation ? Dans le relèvement des prix. Ainsi trop souvent, lorsque fatigués de leurs luttes, les producteurs concluent entre eux la paix, c'est aux dépens, c'est sur le dos des clients. La hausse des prix se déclenche. Si bien que vient un moment où le producteur ouvrier, qui est le consommateur le plus près de ses pièces, s'aperçoit avec

consternation, en comparant ce qu'il touche et ce qu'il achète, que la hausse des salaires, si chèrement obtenue, ne lui aura servi de rien. Il en aura été, comme l'on dit, le mauvais marchand. Les quelques francs de plus qu'il a arrachés au patron, le boutiquier, en un tour de main, les lui soutire.

L'heure du Coopérateur sonne alors. Il est bien armé pour faire comprendre, comment son effort complète et limite utilement celui du Producteur en lutte pour son droit à la vie. il peut démontrer que l'ennemi véritable, l'ennemi universel, c'est le sur-profit ; c'est cette marge qu'il faut d'abord réduire si - l'on veut que soit sauvegardé l'intérêt du plus grand nombre ; c'est par l'entente des consommateurs, devenant enfin leurs propres vendeurs, et profitant eux-mêmes de leurs achats, qu'on supprimera la dîme 'Onéreuse perçue par l'intermédiaire.

Il est à noter qu'en opérant ce changement de point de vue, ou si l'on veut, cette conversion stratégique, le coopérateur peut se vanter de conserver le même objectif que le producteur ouvrier. Il garde les mêmes adversaires. Le travailleur, disions-nous, se pose en opposant au *politicien*, au *parasite*, à *l'exploiteur*. Mais, dans une République coopérative, aucun de ces personnages ne serait à l'aise⁶. Les coopérateurs savent mieux que personne que la réorganisation économique rêvée ne s'obtiendra pas à coups de décrets, après des batailles de discours ; ils voudraient, eux aussi, résorber la politique dans l'économie. D'autre part, ils n'auraient aucune raison de respecter les « revenus sans travail », lesquels ne peuvent subsister que dans un monde où le sur-profit est la règle. Ce qui reste vrai, c'est que l'exploiteur est surtout dénoncé par eux sous l'aspect de *l'intermédiaire*, tondeur quotidien du pauvre monde. En ce sens, il est exact- qu'ils se rattachent par-dessus tout à la tradition fouriériste : puisque Fourier, fils de boutiquier, s'est montré, de tous les ancêtres du socialisme, le plus sévère pour les méfaits de la boutique.

Qu'on cesse donc de dire, en parlant de la philosophie de la coopération : « morale de boutiquiers ». Les coopérateurs ne se font boutiquiers que pour détruire les mœurs et l'esprit classique de la boutique. Lorsqu'ils s'organisent, non pas seulement-pour se préparer de belles ristournes, mais pour empêcher le niveau des prix de monter, abusivement, ils ont conscience de travailler pour tout le monde, de saper un des plus forts piliers de l'injustice économique, de commencer à limiter cette guerre de tous contre tout ce qui reste trop souvent la règle dans le monde de l'industrie moderne.

⁶ Voir dans le N° 4 de la Bévée des Etudes Coopératives, l'article de M. Poisson, sur l'expérience russe des coopératives.

En bref, cette philosophie utilitaire est d'abord, elle est essentiellement, une philosophie solidariste. Elle donne un corps actif, elle fournit les moyens d'action les plus directs à cette doctrine de la solidarité dont on avait espéré naguère qu'elle vivifierait notre enseignement moral. Il faut souhaiter que des esprits de plus en plus nombreux dans l'Université comprennent la grandeur de ce programme. Il faut souhaiter qu'au prochain Congrès des Instituteurs, il s'en trouve quelques-uns pour défendre cette thèse : « l'un des meilleurs objectifs que puisse se proposer l'éducateur, c'est de former des coopérateurs ».

C. BOUGLÉ, Professeur à la Sorbonne